MONTRE-NOUS TON VISAGE

N° 11

J. de COURTIVRON
A.CANTIN
J.B.RINAUDO
J.DUGA
A.M.DUBARLE
M.C. VILLET

DOCUMENTS d'INFORMATION de REFLEXION et de MEDITATION sur le

LINCEUL de TURIN

Publication éditée par l'Association " Montre-nous Ton Visage "
1, Rue de Staël - 75015 PARIS

MONTRE NOUS TON VISAGE

SOMMAIRE — Page

• EDITORIAL
Jacques de Courtivron, Président MNTV — 3-4

• MEDITATION
Frère André Cantin — 5-14

• FORMATION de l'IMAGE:
le point sur un modèle.
Jean-Baptiste RINAUDO — 15-21

•LE SYMPOSIUM de ROME
Commentaire de Jacques Duga — 26-28

• L'ANCIENNE IMAGE D'EDESSE
et le LINCEUL de TURIN
Père A.M. Dubarle — 29-38

• SUR LA CROIX
Mme Marie-Claire Villet — 39-40

UNE ASSOCIATION NOUVELLE — 2

NAISSANCE d'une NOUVELLE ASSOCIATION

Nous avons appris avec joie la naissance d'une nouvelle association portant intérêt au Linceul de Turin.

Fondée à Lyon, le 22 décembre 1993, par une équipe de scientifiques, elle s'est donnée la dénomination suivante:
GROUPE D'ETUDES ET DE RECHERCHES RHONE-ALPES DU LINCEUL DE TURIN (ou G.E.R.R.A.L.T.)

Elle vise essentiellement à promouvoir et réaliser des études scientifiques dans une synergie pluridisciplinaire.

Elle a désigné en son sein des responsables d'études dans les directions suivantes:

- analyse physique et formation de l'image
- techniques d'analyse en biologie
- reconstitution du visage
- études anatomiques des plaies
- recherche historique sous toutes ses formes
- analyse informatique
- étude des tissus...

Nous sommes heureux d'y voir figurerplusieurs personnalités que les lecteurs de notre modeste revue connaissent déjà pour avoir apprécié la qualité de leurs contributions dans MNTV: MM. Jacques EVIN, J.B.RINAUDO, Bernard DEMOTZ et Gabriel VIAL.

Nous souhaitons grand rayonnement à cette association et n'hésiterons pas à tenir au courant nos lecteurs des publications à venir faites par cette association.

EDITORIAL

Lorsque je suis interpellé par une question brutale du genre : «Ah! Vous vous occupez du linceul, alors, il est vrai ou faux ?», je me décide maintenant à répondre : «Je pense que l'on n'arrivera jamais à prouver ni l'un ni l'autre». Pas de preuve, même s'il peut y avoir conviction appuyée sur de bien nombreux indices.

Alors ce fut une vraie joie d'entendre cette profonde méditation du Frère André CANTIN, que vous lirez ci-après, développée face à ce visage mystérieux qui nous dit presque sa double nature dans sa majestueuse douceur... Nous voilà bien loin de toute querelle.

Mais MNTV ne peut en rester là et doit poursuivre avec obstination sa marche vers les trois directions retenues: contemplation, recherche scientifique et recherche historique. En effet, à nos yeux, le carbone 14 ne nous paraît pas suffisamment déterminant à lui seul pour entraîner notre conviction de façon définitive en faveur de cette datation médiévale que d'aucuns brandissent comme un point final. Ils ignorent ainsi toute argumentation divergente et surtout se désintéressent de l'explication de cette mystérieuse empreinte.

Une piste de recherche qui nous semble digne de retenir l'attention, malgré la lenteur des expérimentations effectuées, nous est présentée ici par le P. RINAUDO qui s'appuie toujours sur son hypothèse de base, rayonnement de protons et de neutrons à partir d'une énergie encore totalement inexpliquée.

Quant à la dimension historique du sujet, nous avons confié au P. DUBARLE le soin de nous livrer ses convictions quant aux points communs de l'image d'Edesse et du linceul de Turin.

Enfin, à notre dernière assemblée générale du 10 mars 1994, M. DUGA avait bien voulu nous donner ses impressions du symposium de Rome organisé en juin 1993 par le CIELT. Celles-ci sont reprises ci-après dans leur intégralité, montrant parfois des divergences notables avec des thèses présentées ici-même. Ceci reste une caractéristique majeure de MNTV, donc nul ne pourra en être surpris.

Pour finir, je souhaite revenir avec vous sur le dernier point développé par le Frère André. La recherche scientifique vraie est toujours recherche de vérité et normalement sa convergence avec la lumière du Christ ne peut que progresser. Mais il convient d'avancer avec discernement sur cette voie qui ne saurait amener à confondre totalement les deux domaines, foi et science.

Il m'a semblé opportun, pour éclairer ce propos bien délicat, d'inviter à la lecture d'un excellent petit ouvrage dont on a trop peu parlé, compte tenu de la profondeur de ses analyses successives : **Quel Dieu pour un monde scientifique ?** *de Thierry MAGNIN, éditions Nouvelle Cité.*

Comment ne pas ressentir, en contemplant l'image du linceul et en réfléchissant à ses caractéristiques mystérieuses, à la fois un vigoureux appel à la foi en l'Amour et une pressante invitation à l'analyse scientifique? Cette rencontre de deux appels saurait-elle être fortuite ?

Jacques de Courtivron

MEDITATION
présentée à l'assemblée générale du 10 mars 1994

Frère André CANTIN

Monseigneur,
Cher Monsieur le Président,
Chers amis,

Ce que je dois vous présenter, bien que je n'en sois pas ici le plus capable, n'est pas proprement un témoignage, mais plutôt une suite de réflexions qui laissent en repos la question de l'origine du Linceul et de son image.
La question reste posée. Nous continuons à suivre et, pour certains, à faire les recherches qui tendent à l'éclairer, s'il est possible...

Mais nous pouvons aussi passer outre. Nous pouvons tourner notre pensée vers le Christ, à partir d'un regard sur cette image, sans avoir à y reconnaître, de science certaine, l'empreinte directe laissée par son corps. Peut-être même trouverons-nous avantage à ne pas imaginer que nous le voyons tel qu'il aurait pu être vu.

Voici donc le propos qui m'a été indiqué, en quatre points :

- D'abord dépasser rationnellement, c'est-à-dire non sans raisons et à certaines conditions, le souci de l'authenticité, définie avec précision.
- Puis, à partir d'un regard sur l'image, rappeler à notre mémoire le souvenir du Christ tel qu'il apparaît dans les derniers chapitres des Evangiles.
- De là, nous placer en croyants devant le mystère de l'amour divin crucifié, vainqueur du mal en l'assumant.
- Enfin, considérer comment le Christ Jésus a voulu nous faire partager cet amour divin en nous invitant à le reconnaître lui-même et à le servir en priorité

dans les plus blessés et malheureux de nos frères...

****

1. Dépasser le souci de l'authenticité est une chose possible, mais qui ne va pas de soi. Nous avons d'abord à bien nous entendre sur le sens que nous donnons au mot «authentique» appliqué au Linceul de Turin.

Je cite Mgr Thomas (*MNTV* n° 4, p. 27) : «S'il s'agit du rapport du Linceul avec le linceul du Christ (et c'est bien de cela qu'il s'agit), il faut dire : est authentique le linceul dans lequel le Christ fut effectivement déposé au tombeau; tout autre linceul que celui-là n'est pas authentiquement le linceul du Christ. Ce problème demeure non résolu...».

Le souci de l'authenticité est donc celui de la preuve que nous n'avons pas : preuve que le linceul que nous voyons est authentiquement celui où fut déposé le corps du Christ. Et comme il est impossible de dire que nous soyons en passe d'obtenir cette preuve, alors que nous continuons néanmoins à nous intéresser au Linceul et, à partir de son image, à faire mémoire du Christ, il nous faut bien trouver la manière la plus raisonnable de dépasser momentanément ce souci.

Notre question peut être formulée ainsi : Nous est-il possible à tous, quelles que soient nos convictions et nos incertitudes, de prendre ensemble librement appui sur l'image du Linceul pour penser au Christ, sans être gênés par ce que nous ignorons et par ce que nous pouvons supposer en des sens divers concernant l'origine de cette image ?

Je réponds : oui, cela doit être possible. Mais en nous en donnant des raisons suffisantes et en respectant encore certaines conditions.

Il me semble que trois raisons peuvent suffire, étant prises ensemble :

- La *pemière* est qu'il est possible à tous, et certainement bon pour des croyants, de penser au Christ à partir de tout ce qui se présente.

- *La deux*ième est l'usage permis, recommandé à tout croyant, traditionnel dans l'Eglise et spécialement défini par le VIIe Concile oecuménique mettant fin à la crise iconoclaste à Nicée en 787 : usage d'élever sa pensée vers le Christ en contemplant une image (icône, statue, crucifix...) sans avoir à considérer l'image ni comme une relique ni comme une ressemblance exacte, et sans être obligé d'en connaître la provenance.

- La *troisième* raison est que, cela étant admis, un croyant ne devrait pas être empêché de faire mémoire du Christ par l'ignorance de l'origine d'une image inexpliquée, montrant des stigmates d'une extraordinaire

conformité avec ce que les Evangiles rapportent de la Passion du Christ, et inclinant à un profond respect par tout ce qu'elle présente.

En bref : Tout peut être occasion d'élever sa pensée vers le Christ.

Le faire en regardant une image le représentant avec convenance est recommandé aux fidèles, quand bien même ils en ignorent l'origine.

Cela doit valoir particulièrement pour une image inexpliquée, évoquant la Passion du Christ avec une exactitude extraordinaire par rapport aux témoignages évangéliques.

Il semble donc que nous puissions librement élever notre pensée vers le Christ à partir de cette image, sans en être empêchés ou gênés par notre ignorance de son origine. Mais encore voulons-nous le faire en étant bien au clair avec nos idées et nos sentiments. Et pour cela il me semble que *deux conditions* s'imposent particulièrement à notre attention :

- La *première* est de renoncer de bonne grâce, tant que l'ignorance dure, à cette forme de mainmise sur l'objet qui est de vouloir l'identifier par conviction personnelle. Nous ne savons pas ce que c'est. Nous pouvons déjà nous émerveiller d'avoir sous les yeux une image admirable en elle-même, qui vaut autant ou plus qu'une icône pour porter celui qui le veut à méditer la Passion du Christ.

- La *deuxième* condition est d'orienter l'attention de notre esprit vers le Christ lui-même. Si l'on pense que l'objet est une relique, on se souviendra qu'une relique supposée ne devrait pas capter à son profit la vénération qui n'est due qu'à celui dont elle ravive le souvenir.

S'attacher à cet objet comme à une présence visible du Christ, au lieu de s'élever vers le Christ invisible et présent, à partir de l'objet, serait sans doute se disposer mal, d'une façon possessive et arbitraire, à la vénération et à l'adoration du Christ lui-même, vers lequel cette image nous porte avec une singulière puissance.

C'est donc vers le Christ Jésus lui-même que nous tournons maintenant l'attention de notre esprit, en ne nous chargeant pas du jugement de ce qui nous conduit à Lui en cette rencontre.

***

2. Cette image nous place en esprit devant le mystère pascal du Christ, par une correspondance extraordinaire aux récits évangéliques de la Passion. «Ce que la parole dit, l'image le montre silencieusement».

Lorsque nous disons :«Montre-nous ton Visage», nous exprimons le désir de la foi. «Il est dur, disait sainteThérèse

d'Avila, d'aimer un Dieu qu'on ne voit pas». «Je revenais toujours, dit-elle encore, chercher ma joie dans la compagnie de Notre Seigneur [...]. J'aurais voulu avoir sans cesse devant les yeux son portrait ou son image, puisque je ne pouvais l'avoir aussi profondément gravé dans mon âme que je l'eusse désiré» (*Vie*, c. 22, Paris, Seuil, 1949, p. 221). Heureux sommes-nous puisqu'il nous est donné, quand nous voulons, de pouvoir regarder cette image qui nous aide à progresser dans la connaissance du Christ Jésus.

Tout dans cette image le rend présent à l'esprit. L'impression produite par ce visage se traduit ordinairement par les mots de «majesté» et de «mystère». On se sent incliné à un respect qui conduit à Dieu.

Devant la dignité de cette figure en sa stature entière, haute et droite, j'évoque Jésus, le soir de son arrestation, sur les bords du Cédron, faisant face à cette foule qui se précipite sur lui en brandissant des épées et des bâtons. A ceux qui viennent le saisir comme un brigand, il parle. Comme il le faisait la veille et tous les jours, dans le Temple. Il pense à eux plus qu'à lui-même. Il leur dit ce qu'il faut pour qu'ils puissent rentrer en eux-mêmes. Car ce serait pour eux le chemin du salut que de se voir devant lui dans leur vérité.

Et autant que par sa voix, il leur parle par son attitude. Pendant que ses disciples prennent peur et s'enfuient, il se laisse enchaîner, lui seul maître de soi, dominant cette foule avec une dignité humble et royale; lui seul libre, souverainement, au milieu de ceux qui s'emparent de lui, parce qu'il a voulu se livrer à eux qui vont le condamner faussement, le bafouer, le tourner encore en dérision quand ils l'auront flagellé et crucifié, et qui lui permettent ainsi, sans le comprendre, de leur donner la plus grande preuve d'amour envers eux en donnant pour eux sa vie.

Il nous pardonne tout, absolument tout, comme à Pierre, après qu'il l'a renié. Lorsque Pierre rencontre son regard, il ne voit en lui aucun reproche; mais il voit qu'il a gardé pour lui le même amour inaltéré et, le coeur transpercé, il sort pour pleurer.

Jésus, infiniment vulnérable, indiciblement atteint par l'indifférence, la légèreté, le mépris de ceux dont il a voulu faire ses frères, lui le Fils unique et le Verbe éternel de Dieu, ne tient rigueur ni à moi ni à personne, mais il nous aime tant qu'il ne consent pas à nous perdre et va jusqu'à l'extrême abaissement et renoncement à soi-même pour nous sauver.

Il a désiré d'un grand désir souffrir pour moi. Il a remis l'esprit entre les mains du Père pour qu'en l'aimant je fusse animé de sa vie et de sa joie divines.

Je ne dis pas que ce sont les

traits que Jésus avait que je regarde. Je ne le vois pas et je ne saurais l'imaginer. Mais cet homme aux yeux clos que l'on prendrait pour un mort a pour moi une présence qui est au-dessus du temps.

Il communique une paix que l'on ne peut comprendre. On éprouve seulement que l'on devient meilleur en le regardant.

Il invite chacun au silence. Le croyant reçoit un appel à rentrer en lui-même pour trouver en son coeur profond le Christ présent et partager son intimité et sa prière. Il se sent porté à accueillir ce que Paul appelle «le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi.» (Ga 5,22).

La joie n'est nullement bannie. Car la paix qui émane de ce visage est comme le signe d'une victoire absolue.

Victoire sur le refus d'aimer et sur toutes les formes du mal qui en dérivent. La victoire appartient à celui qui a l'amour le plus grand. Il s'est abaissé jusqu'à renoncer à vivre et accepter de se perdre pour que vive celui qui n'était rien, qui est retombé dans la mort par sa faute et qui est tout pour lui.

En regardant ce visage, ce corps couvert de sang par le fouet, ce coeur ouvert, je prends conscience de la «folie» de mon Créateur. Il m'a donc aimé jusque là dans le temps même où je l'offensais. Il est mon Sauveur et mon Dieu.

J'entrevois le drame de toute sa création.

Ce visage qui portait aux hommes la lumière de Dieu pour qu'elle brille en eux, les forces du mal que j'ai servies se sont déchaînées pour le détruire, pour l'effacer, pour qu'il n'exprime plus rien.

Et voici la merveille : elles n'ont réussi qu'à rendre son attrait plus profond, plus capable de toucher ceux qui le regardent. Je suis devant celui que la dureté de mon orgueil insensé et de mon égoïsme a blessé. Je me souviens de quelques-unes des fautes innombrables qu'il a expiées pour moi et que son pardon a entièrement effacées.

J'accepte plus volontiers et je devrais désirer de plus en plus la part qu'il veut me donner à sa croix dans sa bonté. Je trouve, grâce à lui, un sens à ce qu'il m'est donné de souffrir, qui me permet d'aimer davantage avec lui.

Je m'étonne de plus en plus d'être au monde et rends grâces pour le don de la vie que le Seigneur m'a fait par pure bonté et pour sa promesse illimitée.

Je reconnais devant mon Créateur et mon Sauveur mon néant et mon indignité. Et je l'entends qui m'appelle à une relation toute simple avec lui.

Je l'entends me dire ce qu'il dit pour toujours à chacun de ses disciples dont il veut faire ses amis : «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père

l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure» (Jn 14,23).

***

3. **Si l'image du Linceul m'a aidé à faire mémoire de l'amour du Christ, je ne m'en détournerai pas au moment d'aborder le mystère le plus inaccessible : la relation que le Christ a éternellement avec son Père dans l'unité du même Souffle d'amour échangé entre eux, l'Esprit-Saint.**

Car cet échange d'amour éternel entre les personnes divines se laisse déjà contempler, dans la foi, mais aussi par les yeux de la chair, dans la mort vivifiante du Christ. Sur notre terre, le Fils, déjà élevé vers son Père par la main des hommes, - quel mystère!- se donne au Père visiblement pour donner aux hommes en surabondance la vie divine.

Le don de soi absolu consenti par le Fils en réponse à l'amour du Père nous vient à la pensée devant la paix profonde qui émane de ce visage de victime immolée.

C'est en sa mort que le Christ achève et parfait la révélation de l'amour qu'il échange éternellement avec le Père. Mais cette révélation n'est pas l'annonce d'une réalité absente. La réalité est en elle. Elle est manifestée en s'accomplissant. C'est lorsque «tout est accompli», lorsque la preuve suprême de l'amour est réellement donnée, que l'infini de l'amour divin se révèle. Et avec une telle force que même un païen, voyant Jésus expirer sur la croix, voit le Fils de Dieu, l'image incompréhensible de l'élan d'amour du Père.

En «la plénitude des temps», et pour ainsi dire au centre et au sommet du temps, se laisse voir, du côté de la terre d'où monte le Fils revêtu de notre humanité, l'échange d'amour éternel qui ne se referme pas sur lui-même, mais qui donne un fruit surabondant par un sacrifice parfait.

Nous avons reçu de l'enseignement de l'Eglise que le sacrifice unique, pleinement accompli une fois pour toutes au Calvaire, à l'instant sans durée de la mort du Christ, est réellement présent sur les autels à l'Eucharistie. Il est donc vrai qu'il n'est pas relégué dans le passé par le cours du temps. Il ne passe pas. Il est éternel. Et, parce qu'il est éternel, inséré dans le temps et au-dessus du temps, nous avons la grâce de pouvoir y participer en des moments différents du temps, où nous sommes élevés avec toute l'Eglise du ciel et de la terre au foyer éternel de la communion trinitaire, au centre inaccessible autour duquel gravite temporellement, régénérée, transfigurée, toute la création, au sommet absolu qui est à l'infini et en nous et en lui-même comprend tout.

De cet «au-delà de tout», inconnaissable en lui-même : Dieu amour se donnant par amour, il nous est donné de voir l'image parfaite dans le sacrifice de louange et d'action de grâces du Fils. Lequel nous invite à perdre notre vie afin de la trouver en devenant «saints comme notre Père céleste est saint». Celui qui est don absolument, le seul Saint, «trouve sa vie» en la donnant. Jésus nous révèle le Père. Il donne sa vie. «Je suis, dit-il, la Résurrection» (Jn 11,25). Ressuscité, il montre son coeur toujours ouvert. Qu'est-ce que cela veut dire ? sinon que mourir lui donne de vivre ? Il dit encore : «Le Père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie pour la reprendre (Jn 10,17). Mais c'est en donnant tout son amour à son Fils que le Père l'engendre éternellement. Le Fils ne reçoit donc pas sa vie du Père sans la donner. Et il donne sa vie pour nous sur la croix, lui le resplendissement de la gloire du Père. Il est donc possible de croire ce que certains saints ont connu et osé dire : que la Passion du Christ ne fait qu'un avec la béatitude divine.

Aujourd'hui plus qu'autrefois, sans mettre aucunement en doute la parfaite et infinie béatitude de la communion divine, on ose dépasser la notion rationnelle de l'impassibilité divine.

Depuis toujours, Dieu s'est montré, à travers les prophètes, plein de compassion. Mais que peut-on entendre en parlant de la «compassion divine» ?

Origène osait écrire :«Quelle est cette passion dont le Fils a pâti pour nous ? C'est la passion de l'amour. Et le Père lui-même, le Dieu de l'univers "lent à la colère et riche en miséricorde", n'est-il pas aussi d'une certaine manière compatissant ? Ignores-tu qu'en gouvernant les choses humaines, Dieu souffre une passion humaine ? [...] Le Père lui-même n'est pas impassible. Si on le prie, il a pitié et compassion. Il souffre une passion d'amour» (*Hom.* 6, 6).

Ce texte a été commenté par le P. de Lubac : «Texte étonnant, admirable! dit-il. Origène [...] lui-même a doctement énoncé ailleurs le dogme de l'impassibilité divine. Ici même [...] il a conscience de son audace. (Mais) [...] la révélation de l'Amour bouleverse tout ce qu'il avait conçu de la divinité» (H. de LUBAC, *Histoire et esprit*, Paris, Aubier, 1950, p. 241).

Dieu est amour. L'amour compatit. L'amour s'abaisse. L'amour grandit en acceptant la souffrance et la change en sa joie parfaite. Le visage que nous regardons présente une alliance entre des contraires : les stigmates de la souffrance et une sérénité absolue. Ce visage nous porte, au-delà des mots, vers le mystère de l'amour divin, au-delà de tout ce que notre esprit peut connaître et saisir.

Nous savons qu'au terme de notre connaissance de Dieu nous connaissons seulement que Dieu nous est inconnu. Mais nous croyons aussi que le coeur de notre Père nous est révélé par son Fils. C'est au moment où il va donner sa vie sur la croix que Jésus dit à Philippe :«Qui me voit voit le Père» (Jn 14,9). Nous connaissons par lui que le Dieu d'immense majesté est aussi un Père d'infinie tendresse, qui se précipite vers ses enfants dès qu'ils reviennent à lui. Un Dieu vulnérable, indiciblement blessé par le non-amour et par le malheur de ses enfants. Un Dieu dont l'amour incompréhensible semble trouver dans ce mal ce qui lui donne d'accomplir surabondamment sa propre exigence, dans une joie parfaite et infinie, en se livrant désarmé, dès l'origine, à la puissance du mal, et l'engloutissant dans sa victoire. S'il y a passion en Dieu, elle ne précède pas sa béatitude. Les contraires s'unifient dans un même présent.

Mais le plus sûr n'est pas en des conceptions infiniment éloignées de saisir ce qui surpasse toute connaissance. Il est sans doute dans le don que nous pouvons trouver en cette trace inexpliquée, de nous faire souvenir de la Passion du Christ et par là connaître de mieux en mieux l'amour dont nous sommes aimés. Non en y pensant seulement, mais en lui donnant la libre réponse qui nous fait accueillir cet amour et en vivre.

***

4. C'est le dernier point, qui doit nous ramener à notre expérience quotidienne. **Dieu nous fait partager son amour concrètement. Et certainement nous pouvons encore, si nous le voulons, prendre appui sur cette image évoquant le Fils de l'homme blessé à mort par nos péchés, pour le rejoindre dans les plus blessés de nos frères, dans les plus pauvres, méprisés, humiliés, maltraités, rejetés, exclus du monde des vivants.**

Nous pourrions même trouver une grâce en notre ignorance concernant les traits sous lesquels on voyait le Christ avant sa résurrection. C'est une occasion d'élargir notre vision du Christ et par là sans doute de la rendre plus authentique. Car nous savons que nous ne pouvons le trouver que là où il veut être reconnu, servi et aimé.

Si cette image nous conduit au Christ, c'est moins en nous attirant à l'intérieur du tombeau de Joseph d'Arimathie où il manifesta la victoire de la vie, qu'en nous rappelant qu'il nous attend dans l'homme vivant et le frère et veut que notre regard le reconnaisse en lui et parfois lui soit un moyen pour faire surgir en lui sa présence. Le Christ n'est ni dans l'image ni derrière

l'image, mais dans ceux qui ont été créés par lui et en lui à son image, et spécialement dans ceux qu'il est venu chercher parce qu'ils avaient besoin de lui. Et lorsqu'il nous donne de le contempler dans l'humilité infinie de sa présence en l'hostie, c'est encore pour que la grâce de nous tenir devant lui fasse grandir en nous son amour et nous éclaire et dynamise au service de nos frères.

Je ne me sens pas jugé par ce visage qui semble fermer les yeux sur tout le mal qu'il a voulu prendre sur lui, mais plutôt rappelé en moi-même pour y entendre les paroles selon lesquelles un jour ma conscience me jugera : «J'ai été privé de liberté, condamné, rejeté, j'ai souffert du froid, de la faim, de la maladie, de la torture... et tu es venu à moi, quand tu en avais le temps, quand tu y pensais...» Et je ne demanderai pas : «Mais quand donc, Seigneur, t'ai-je rencontré ? Quand donc ai-je préféré passer mon chemin sans te voir ?», car j'ai déjà reçu la réponse, et je n'ai qu'un temps limité pour la prendre au sérieux et me laisser envahir et brûler par l'amour du Christ.

«Le Christ est en nous, disait récemment le Prieur de Taizé, pour accourir auprès de l'homme déconsidéré, défiguré, rejeté». «Par son Eglise, il veut transfigurer l'homme et le monde».

Un prêtre de nos amis, qui avait eu un ministère près d'un asile psychiatrique, nous disait, un soir, à la Fraternité : «Sur la route, j'ai eu, un jour, à prendre en voiture une pensionnaire de cet asile, complètement égarée, incapable de s'exprimer, d'une pauvreté indicible. Et j'ai senti le Christ présent en elle d'une présence extraordinaire. Il était là à mon côté. Je ne pouvais pas ne pas le reconnaître».

Hormis sur les visages de nos frères, nous ne pouvons pas contempler les traits humains du Christ. Aucun portrait physique de Jésus n'a été tracé par ses premiers disciples. Rien pour notre curiosité. Ce pourrait être une tentation. Si belle que soit l'humanité du Christ, elle est un chemin vers autre chose.

Le culte d'une image, nous le savons, et je m'adresse avec un peu de confusion à des personnes qui le savent mieux que moi, serait faux et trompeur s'il ne renvoyait pas vers les images vivantes, authentiques du Christ que sont les gens que nous voyons dans la rue, ceux dont la rue est la résidence, ceux que l'on rencontre dans les couloirs des bureaux où ils viennent quêter indéfiniment un emploi, une fonction quelconque qui leur donne d'exister dans la société.

Auprès d'eux sommes-nous loin des enquêtes scientifiques qui se poursuivent pour essayer de percer l'énigme de ce linge et de cette image ? Peut-être pas autant qu'on le penserait.

Il me semble que cette image d'un homme blessé à mort, dont la figure entière magnifie l'être humain, cette image que des techniques savantes ont révélée sous un jour étonnant et qui continue de susciter l'effort des sciences, pourrait offrir une vision symbolique de ce que les sciences poursuivent comme leur but. Elles sont élaborées pour l'homme; elles l'instruisent essentiellement de lui-même, car elles lui font découvrir ce qui existe pour lui et qui est connaissable par lui à travers ses moyens humains de connaître, de sorte que toutes les sciences, en fin de compte, sont des sciences de l'homme; et, outre le savoir, elles lui donnent des pouvoirs toujours plus grands pour sauvegarder, pour réparer et pour dilater sa vie.

Or ce grand projet de l'homme moderne a besoin de s'ajuster au service des hommes. Et déjà des hommes de science -je pense à Xavier Le Pichon notamment- demandent qu'il soit mis avant tout au service des plus blessés et besogneux. Qu'il le soit réellement, et le monde dont il précipite l'évolution avec de dangereuses dérives, serait mis lui-même sur la voie de pénétrer son propre secret : l'amour que le Christ a révélé par son sacrifice rédempteur.

De cette conversion déjà amorcée de l'entreprise scientifique et technique, l'étude savante qui accompagne la contemplation de l'homme du Linceul pourrait être un point de départ à la fois humble et privilégié.C'est un point focal dans le champ de l'immense recherche qui tend à guérir le mal de l'ignorance et de toute servitude et souffrance humaine, par un sens obscur de la grandeur de l'homme.

L'étude la plus concentrée et la plus étroite pourrait, en se développant, éclairer la plus large, comme un point lumineux suffit à lui seul à illuminer un vaste espace. Car elle conduit à reconnaître l'amour qui a voulu l'homme et qui a racheté l'homme pécheur pour l'élever à la vie divine : le sens ultime de l'univers et de la vie humaine.

La science est recherche de la vérité selon une exigence qui ne connaît point de limite. Elle va donc, consciemment ou non, à la rencontre de la lumière du Christ. Elle s'accomplira en le voyant, lorsque nous pourrons lire le sens de toutes choses dans l'éclat des plaies glorieuses qui rehausseront sa beauté.

Frère André CANTIN,
Communauté de Jérusalem

FORMATION de l'IMAGE
Le point sur un modèle

Jean-Baptiste RINAUDO, Dr. Sc.

I. Expériences concernant la formation de l'image.

A. Hypothèse protonique.

Dans notre démarche expérimentale, nous avons essayé de remonter pas à pas l'enchaînement causal, en vérifiant chaque fois nos hypothèses.

Nous sommes parti de l'observation du tissu au niveau de l'image. De nombreux travaux (1) ont montré que l'image du Linceul ne correspond nullement à un dessin ou à une peinture, mais résulte d'une oxydation acide et déshydratante de la cellulose du Lin sous une épaisseur de 30 à 40 µ (deux à trois fibrilles). Sa superficialité exclut toute imprégnation liquidienne. Elle ne se situe que du côté corporel. Elle comporte, de plus, une information tridimensionnelle et correspond à un négatif photographique.

Paul Vignon qui avait construit, au début du siècle, un modèle vaporographique, prenant conscience des difficultés à expliquer l'image dorsale aussi finement modelée que l'image ventrale, écrivait en 1939: " notre thèse ne saurait expliquer cette action, qui tiendrait du rayonnement."

C'est pourquoi nous nous sommes demandé quel type de rayonnement pouvait répondre aux différentes caractéristiques imposées par l'image: linéarité, focalisation suivant l'axe vertical, faible pénétration dans un matériau et donc faible parcours dans l'air (de l'ordre de 3 à 4 cm), oxydation acide et déshydratante de la cellulose.

Le rayonnement alpha ainsi que le rayonnement protonique nous ont paru de bons candidats. La masse élevée de ces particules

pouvait expliquer leur linéarité (les électrons sont trop légers, et leurs trajectoires dans l'air ne sont pas rectilignes). Par ailleurs, leur charge positive rendait possible une focalisation du faisceau sous l'effet d'un champ électrique d'origine extérieure. De plus, ces mêmes charges pouvaient rendre compte du phénomène d'oxydation acide, par arrachement d'électrons aux molécules de cellulose et création de doubles liaisons responsables de la coloration. Elles pouvaient aussi rendre compte de la faible pénétration dans un matériau, étant donné que ces particules, pour des énergies de l'ordre du MeV, subissent des atténuations sur de faibles parcours dans l'air de l'ordre du centimètre et dans la cellulose mille fois moindre.

La reconstitution du relief du visage opérée par Paul GASTINEAU précisait que ce parcours dans l'air avait été au maximum de 4 cm. Or, pour un tel parcours, les particules alpha doivent avoir une énergie de 5,4 MeV, tandis que les protons n'exigent que 1,4 MeV. C'est pourquoi, par principe d'économie d'énergie, nous avons opté pour les protons.

Leur Transfert Linéique d'Energie (TLE) élevé, rendait compte de l'information tridimensionnelle. En effet, si les protons issus de la surface corporelle pouvaient parcourir 4 cm en raison de leur énergie (1,4 MeV), les protons parvenant en surface à partir de profondeurs croissantes y parvenaient avec des énergies plus faibles, impliquant, par-là même, des parcours dans l'air plus faibles . C'est ainsi que, suivant la distance verticale corps-tissu, et en raison de ce gradient énergétique, la quantité de protons atteignant le tissu a pu varier en fonction de la distance. D'où l'information tridimensionnelle qui a permis de reconstituer le relief.

Il nous fallait donc, dans un premier temps, vérifier expérimentalement si un rayonnement de protons de 1,4 MeV était susceptible de donner sur une cible de Lin une coloration superficielle, résultant d'une oxydation acide et déshydratante de la cellulose, tout à fait comparable à celle du Linceul de Turin au niveau de l'image.

B. Vérification expérimentale de l'hypothèse.

Pour obtenir des protons de 1,4 MeV, nous avons utilisé un accélérateur de particules du type "Van de Graaff" (2,5 MeV) du Département de Recherche Fondamentale du Centre d'Etudes Nucléaires de Grenoble (France). Nous avons choisi une large gamme d'irradiation allant de 200 à 0,06 µC/cm2.

Le tissu de Lin, blanc, d'une densité de 19 mg/cm2, était tendu sur un anneau métallique de 6 cm de diamètre. Un système de caches permettait d'irradier la cible selon quatre quadrants. Un intégrateur permettait de délivrer la dose prévue dans un temps donné.

Résultats

Sur la première cible nous avons irradié 4 secteurs, à raison de 200;

100; 50 et 25 µC/cm2. Les teintes sont allées du brun au jaune en passant par l'orangé. Une déchirure accidentelle nous a permis de constater la superficialité de l'irradiation. En effet, non seulement les fils recouverts étaient restés blancs mais l'intérieur même des fils n'avait pas été oxydé, seulement les fibrilles superficielles. En cela, nous retrouvions l'une des caractéristiques de l'image du Linceul (1).

Cependant, les teintes de l'image sur le Linceul étant plus faibles, nous avons réalisé sur une nouvelle cible, 4 nouvelles irradiations à 10; 8; 6 et 4 µC/cm2 . Les teintes se sont atténuées dans les jaunes.

C'est alors que nous avons voulu observer cette cible en lumière de Wood (proche ultraviolet: 365 nm). Le contraste était bien meilleur, les 4 secteurs se distinguaient beaucoup mieux. Là encore, nous rejoignions une autre caractéristique de l'image du Linceul découverte par Miller et Pellicori (2).

Cependant nos observations étaient faites sur du tissu neuf. Or le Linceul de Turin est vieux d'un certain nombre de siècles. C'est pourquoi, afin de nous mettre dans les conditions actuelles, nous avons cherché à vieillir nos cibles artificiellement, de façon à obtenir la même teinte de fond que le Linceul.

Pour cela, nous avons employé une technique décrite et utilisée par Jackson (3) qui consiste à placer les échantillons dans un four à 150°C pendant plusieurs heures. Au bout de 12 heures d'exposition nous avons obtenu, au témoignage d'observateurs, la teinte de fond actuelle du Linceul.

Par ce traitement de vieillissement, les teintes obtenues sur le tissu neuf ont été considérablement renforcées, si bien qu'elles étaient devenues beaucoup plus intenses que celles de l'image du Linceul. Il nous fallait donc descendre de nouveau en intensité.

C'est ainsi que sur une nouvelle cible nous sommes parvenu à la limite du visible en irradiant à 2 et 1 µC/cm2. Là encore, l'observation en lumière de Wood donnait un bien meilleur contraste. Là aussi, le vieillissement renforçait les teintes. Nous étions toujours au-dessus des teintes du Linceul au niveau de l'image. Il nous fallait encore descendre en intensité.

C'est ainsi que nous avons réalisé 4 nouvelles irradiations à 0,5; 0,25; 0,12 et 0,06 µC/cm2. A la réception de la cible, celle-ci était parfaitement blanche. Mais après vieillissement, les 4 secteurs irradiés sont apparus. Au bout de 2 heures les deux premiers, au bout de 5 heures le troisième et au bout de 10 heures le dernier.

Nous avons procédé, alors, à un enregistrement en spectroréflectométrie photoélectrique des différents quadrants irradiés (de 0,06 à 2 µC/cm2) des cibles vieillies, en comparaison avec le tissu neuf non irradié. Nous avons utilisé pour cela un spectrophotomètre MINOLTA CM 1000 RH en interface avec un ordinateur GOUPIL 286.

Il est apparu que les écarts des

courbes de réflectance sont plus importants dans les petites longueurs d'onde que dans les grandes. Une comparaison de références effectuées entre 400 et 700 nm, fait ressortir que c'est sur 440 nm (lumière bleue) que le contraste est le meilleur.

II. Discussion. Construction d'un modèle.

Les résultats que nous avons obtenus s'accordent avec l'hypothèse protonique que nous avions émise. En effet, nous avons pu obtenir sur un tissu de Lin irradié, puis vieilli artificiellement, des teintes qui correspondent à celles de l'image sur le Linceul de Turin actuel. Elles résultent d'une oxydation acide et déshydratante de la Cellulose et présentent la même superficialité ainsi que la même extinction en fluorescence..

Au témoignage d'Antoine LEGRAND, à qui nous avons montré les deux dernières cibles irradiées puis vieillies, la coloration que l'on observe sur le Linceul de Turin, au niveau de l'image, correspondrait à celle du quadrant irradié à 0,25 µC/cm2, ce qui correspond à $1{,}6.10^{12}$ protons/cm2. Il faut savoir, en effet, que toutes les photographies de l'image sont volontairement contrastées, car celle-ci est assez claire sur l'original.

Par ailleurs, les mesures de réflectance nous ont montré l'intérêt à photographier l'image du Linceul avec un filtre bleu pour faire mieux ressortir les différentes nuances de teintes et obtenir un meilleur relief.

Les expériences de vieillissement artificiel, quant à elles, nous ont montré que tout apport d'énergie, sous forme de chaleur mais aussi de lumière, peut accélérer l'oxydation du tissu et provoquer son brunissement surtout dans les régions où la cellulose a été fragilisée. Cela n'est pas sans intérêt sur le plan des conditions de meilleure conservation..

Par ailleurs, cette observation nous permet d'invalider l'hypothèse de Wilson, reprise par Jackson, selon laquelle le visage seulement de l'homme du Suaire aurait été exposé, à Edesse, à la vénération des fidèles, pendant une assez longue période. En effet, cela n'aurait pas manqué de renforcer la teinte de fond du Linceul à cet endroit. Ce qui n'est pas le cas.

Ces expériences nous révèlent, également, que l'image n'était pas visible au départ, et qu'il a fallu du temps, difficile à chiffrer car lié aux conditions de conservation, pour que celle-ci apparaisse.

Dans ces conditions, si la datation du Linceul était bien celle fournie par le Carbone 14 (1325 ± 65) l'image n'aurait pas dû être visible à Lirey. Or, elle l'était parfaitement, une enseigne de pèlerin (musée de Cluny) l'atteste. Preuve que le Linceul était déjà ancien, à cette époque-là.

C'est alors que resurgit la question inévitable: pourquoi la datation au radiocarbonne, habituellement si sûre, se trouve-t-

elle être aberrante? Quels événements perturbateurs ont-ils bien pu intervenir?

C'est là où la résolution du problème de l'origine des protons émis allait nous mettre sur la voie d'une réponse possible.

Origine des protons émis.

En effet, si nous envisageons les différentes possibilités d'émission de protons à la surface corporelle, nous trouvons, en premier lieu, la photoionisation. Elle consiste à fabriquer du plasma (mélange de protons et d'électrons) au moyen de rayons Laser dont l'énergie est de quelques KeV.

Cependant, cette énergie est trop faible pour obtenir des protons de l'ordre du MeV, capables de franchir dans l'air plusieurs centimètres.

Deuxième possibilité: la photodésintégration du Deuton (noyau du Deuterium, Hydrogène lourd, composé d'un proton et d'un neutron) sous l'effet d'un apport d'énergie supérieur à 2,3 MeV(énergie de liaison). Cette réaction, bien connue, présente un maximum de rendement pour 4,5 MeV. Elle produit, en conséquence, des protons et des neutrons de 1,1 MeV.

Or, ces protons sont capables de franchir 3 cm dans l'air et 30µ dans la cellulose. Nous sommes bien dans les valeurs attendues.

La troisième possibilité, quant à elle, exigerait des énergies d'extraction du proton beaucoup trop importantes (de l'ordre de 8 MeV) pour être retenue.

C'est ainsi que nous avons été amené à construire un modèle Deutonique pour rendre compte de la formation de l'image sur le Linceul de Turin. Modèle impliquant une double irradiation de protons et de neutrons.

Le Modèle Deutonique

La première question était de savoir s'il y avait dans le corps humain suffisamment de Deuterium pour pouvoir assurer ce rayonnement, compte tenu des résultats obtenus qui impliquent un flux de $1{,}6.10^{12}$ p/cm^2.

Pour répondre à cette question, il faut se rappeler que le corps humain contient 10% d'hydrogène (non seulement dans l'eau mais aussi dans la matière organique) et que l'hydrogène contient $1{,}5.10^{-4}$ de Deuterium.

Le calcul montre que sous une épaisseur de 30µ de substance corporelle et par cm2 de surface il y a $2{,}8.10^{16}$ noyaux de Deuterium. Quantité largement suffisante pour assurer le rayonnement requis.

Par ailleurs, en ce qui concerne les neutrons, il faut savoir qu'en raison de leur absence de charge ils peuvent traverser toute l'épaisseur corporelle. C'est ainsi que, par cm2 et sous 30 cm d'épaisseur corporelle, nous pouvons avoir en surface 10.000 fois plus de neutrons que de protons.

L'émission de neutrons par cette désintégration photoélectrique du Deuterium n'est pas inintéressante.

Car, bien que ces neutrons soient des neutrons rapides ils peuvent se thermaliser par chocs multiples contre les noyaux corporels mais aussi contre les parois rocheuses du tombeau (ceci dans une hypothèse d'authenticité). Pour des neutrons de 1 MeV il suffit pour cela de 18 chocs, ce qui correspond à la traversée de 5,7 cm d'eau.

Dans ces conditions, le linge aurait baigné, au moment de l'émission des protons, dans de multiples flux de neutrons thermiques ricochant sur les parois. LINDNER (4) qui s'est intéressé à la question a pu calculer que le flux des neutrons thermiques diffusés est égal à 2,33 le flux des neutrons incidents. Or, sous l'effet de neutrons thermiques il faut savoir qu'il y a fabrication de Carbone 14 dans un tissu de lin suivant deux réactions:

-I'une à partir de l'Azote contenu dans une glycoprotéine, l'extensine, située dans les parois cellulaires, au niveau de la substance fondamentale:

N14 + n -----> C14 + p
sect.eff. = 1,75 barn, Er = 43 KeV.

-I'autre à partir du Carbone 13 (1% du Carbone 12) contenu dans la cellulose:

C13 + n -----> C14 + E (8 MeV)
sect.eff. = 0,9 millibarn, Er = 2,3 KeV.

Le rendement de la première réaction étant 1000 fois supérieur à celui de la seconde, c'est la réaction à partir de l'Azote qui a essentiellement joué.

Cependant, dans les deux réactions, l'énergie de recul (Er) arrache le Carbone 14 à la molécule. C'est ici où il ne faut pas oublier l'environnement trés riche en carbone qui entoure le lieu de la réaction. Si bien qu'une partie de ce C14 va se réintégrer dans la molécule par échange isotopique (5).

Dans ces conditions, lors de la formation de l'image, le linge aurait été enrichi en carbone 14, ce qui aurait faussé sa datation.

Cette hypothèse d'irradiation neutronique avait été envisagée par PHILLIPS (6) à partir du carbone 13 seulement. Ce à quoi HEDGES (6) avait répliqué en évoquant la réaction à partir de l'Azote. Il estimait qu'un flux de 2.10^{13} n/cm^2 était capable d'enrichir un tissu de Lin du Ier siècle pour le faire dater du Moyen-Age. Mais PHILLIPS aussi bien que HEDGES ignoraient le phénomène de recul et d'arrachement moléculaire.

C'est pourquoi, en supposant une réinsertion du C14 de 1 pour 1000, par échange isotopique, nous avons voulu tester cette hypothèse. Nous avons fait irradier par des neutrons thermiques ($1,7.10^{16}$ n/cm^2) un fragment de Lin ancien (3400 avant J.C.) appartenant à une momie égyptienne (Ière dynastie) que nous a procuré M. MORONI (Robbiate, Italie). L'expérience a été réalisée à Saclay (CEA) dans le canal thermique P1 du réacteur "Orphée".

L'âge radiocarbone a été mesuré sur un fragment témoin non-irradié et sur le fragment irradié, par AMS (Accelerator Mass Spectrometry) au Laboratoire Isotrace de

l'Université de Toronto (Canada).

Si le témoin a donné un âge radiocarbone de 4670 ans BP, l'échantillon irradié a présenté un facteur d'enrichissement de 570 x. C'est-à-dire que son âge s'est situé à 46000 ans dans le futur (!). Son rajeunissement a été supérieur à 500 siècles. Sa teneur en C14 correspondait à 319 fois la teneur normale. La réinsertion dans la maille moléculaire avait été très importante.

Ces valeurs fortes allaient nous permettre de calculer avec beaucoup plus de précision la dose nécessaire de neutrons par cm^2, pour provoquer un rajeunissement de 13 siècles (17% de la teneur normale). Un calcul simple nous donne : 9.10^{12} n/cm^2. Cependant ces neutrons correspondent au flux de neutrons réfléchis sur les parois du tombeau (neutrons thermiques). Le flux de neutrons incidents a une valeur 2,33 fois moindre (4). Nous arrivons à 4.10^{12} n/cm^2 émis en surface, ce qui est du même ordre de grandeur que les flux de protons que nous avions envisagés pour la formation de l'image. D'autant que 2 fois plus de neutrons arrivent en surface étant donné leur absence de charge.

Le problème du champ électrique

Restait à résoudre le problème fondamental du champ électrique qui avait focalisé le rayonnement de protons pour donner l'image négative et tridimensionnelle. La perfection de l'image impliquait un excellent parallélisme des lignes de forces du champ. Ce parallélisme n'avait pu s'établir qu'entre deux surfaces planes et parallèles ayant fonctionné comme les armatures d'un condensateur. En l'occurence, entre le sol et le plafond d'un tombeau taillé dans le roc, pour se mettre dans l'hypothèse de l'authenticité (Luc 23, 53; Marc 15, 46; Matthieu 27, 59).

La découverte d'un tombeau du Ier siècle sur la route de Bethléem (7) a montré que les plafonds des tombeaux de cette époque étaient parfaitement plats. Il a fallu également que le cadavre soit déposé au milieu de la chambre funéraire, sur une table d'onction, pour éviter les effets perturbateurs des bords.

Le site géologique du tombeau du Christ appartient au Crétacé inférieur. Or, on trouve dans cet étage des dépôts calcaires à structures stratifiées. Les calcaires poreux (rocher du Golgotha) alternent avec des bancs carbonatés compacts .

Dans ces conditions, les deux armatures d'un condensateur électrique pourraient avoir été constituées par deux blocs de calcaire poreux (5 à 20%) contenant une humidité saline intersticielle, séparés par un banc carbonaté compact ayant joué le rôle de diélectrique.

De plus, une telle structure, pour être fonctionnelle, aurait exigé un socle carbonaté compact, afin d'éviter d'être mise à la masse (Fig.l).

Dès lors, le développement d'un

champ électrique important a pu être rendu possible par des conditions météorologiques orageuses. En effet, l'accumulation de charges négatives à la base d'un cumulonimbus entraîne à la surface du sol un renversement du champ électrique athmosphérique qui peut prendre des valeurs de l'ordre de 30.000V/cm.

Dans ces conditions, par influence électrostatique, la surface du premier bloc de calcaire poreux se charge positivement tandis que, par compensation, des charges négatives s'accumulent au niveau du plafond du tombeau et de l'interface avec le premier banc carbonaté compact (Fig.1).

En réaction, attirées par ces charges négatives, des charges positives vont s'accumuler au niveau du sol du tombeau (2° bloc de calcaire poreux).

Dès lors, un champ électrique important va se développer dans la cavité. Ses lignes de force seront rigoureusement parallèles en raison du parallélisme sol-plafond. L'image ventrale pourra se former lors de l'émission des protons (fig. 1).

Reste le problème de la formation de l'image dorsale. Pour cela, il a fallu une inversion de champ, laquelle n'a pu se produire qu'à la suite d'une rupture d'isolation électrique entre les deux armatures du condensateur, provoquant une décharge oscillante et des renversements de champ.

En effet, il a suffi qu'une rupture d'isolation ait lieu en un point, pour qu'un courant de décharge parcoure une quasi-spire et provoque de la sorte un effet de self responsable de l'oscillation. Dès lors, devenait possible la formation de l'image dorsale (Fig.2).

D'où le nouveau problème: qu'est-ce qui a pu ioniser le premier banc carbonaté compact pour le rendre, en un point, conducteur? C'est ici que l'émission des neutrons peut nous être utile.

En effet, bien que ces particules ne soient pas directement ionisantes, étant donné leur absence de charge, elles le sont indirectement par les particules alpha engendrées au sein d'un calcaire, suivant la réaction:

$Ca40 + n \text{ -----> } A37 + He4$

sect.eff. = 0,22 barn.

Ainsi, lors de la double émission protons/neutrons, ces derniers, par leur effet ionisant, vont faire baisser le seuil de rupture de la couche calcaire isolante, tandis que va se former l'image ventrale. Puis, le seuil de rupture étant atteint en un point, le courant de décharge va entraîner par effet de self une oscillation qui va permettre, alors, la formation de l'image dorsale .

On pourrait aller plus loin et faire remarquer que ce phénomène d'ionisation rocheuse a atteint également la pierre qui fermait le tombeau, créant alors les conditions physiques nécessaires pour qu'y tombe la foudre, provoquant ainsi l'ouverture de la cavité. Or, c'est précisément ce dont parle Matthieu dans son récit (28, 2) voyant dans cet éclair, suivant la mentalité hébraïque, l'ange de Yawhé... Or, qui dit éclair dit conditions externes

orageuses et champ électrique élevé. Ce qui est conforme à notre hypothèse.

III. Conclusion

Les résultats expérimentaux que nous avons obtenus valident, pour le moment, notre modèle. Ainsi le mécanisme de la formation de l'image aurait provoqué un rajeunissement important du Linceul de Turin. Le verrou de la datation au radiocarbone saute, puisque nous avons mis en évidence un phénomène pouvant provoquer une erreur de datation de l'ordre de 13 siècles.

Reste, cependant, l'ultime question de l'origine de l'énergie qui a déclenché un tel phénomène. Certains croyants n'ont pas manqué d'y voir un effet de la résurrection du Christ. Mais ceci ne peut être retenu, pour deux raisons: l'image du corps de l'homme enseveli est celle d'un cadavre en état de rigidité et non d'un vivant. Par ailleurs, la résurrection du Christ échappe à toute approche scientifique. Elle est et restera toujours du domaine de la foi. Nous n'avons cessé de le dire.

Il appartient, cependant, à la Science d'aller le plus loin possible, dans son domaine, vers la Vérité. Sachant, toutefois, qu'il y a sur ce chemin des limites à notre connaissance.

Me revient en mémoire cette parole de Robert Oppenheimer: " Notre Science pourra nous ouvrir 10 portes, 100 portes, 1000 portes. Il restera toujours, derrière, une porte fermée. C'est celle que Dieu se réserve."

Jean-Baptiste RINAUDO, Dr.Sc.
Maître de Conférences honoraire de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Bibliographie

1. SCHWALBE L.A. and ROGERS R.N., *Analytica Chimica Acta*, 135,1882, p. 349.
2. MILLER V.D. and PELLICORI S.F., *J.Biol.Photography*, 49, 1981, p 71-85.
3. JACKSON J.P., *Shroud Spectrum International*, Mars 1990, 25.
4. LINDNER E., *Symposium Scientifique International de Paris sur le Linceul de Turin*, 1989.
5. GORKIN, K.L. et al., *Bulletin of the Novosibirsk State University*, 45,1979, 89-110.
6. PHILLIPS TJ. and HEDGES R.E.M., *Nature*, 337,1989, 594.
7. LAVERGNE, C., *Sindon*, 28,1979, 23-26.

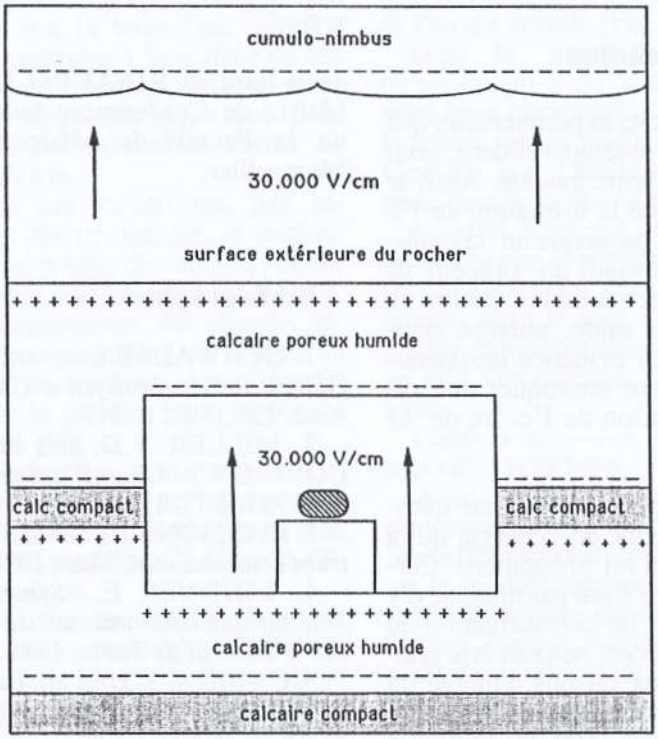

Fig.1 Etablissement d'un champ électrique:

La structure du tombeau "taillé dans le roc" se serait comportée comme un condensateur électrique, sous l'influence de conditions extérieures orageuses. Dans ces conditions il se serait développé entre le sol et le plafond du sépulcre un champ électrique de l'ordre de 30.000 V/cm qui aurait focalisé les protons vers le haut, lors de leur émission, et permis la formation de l'image ventrale.

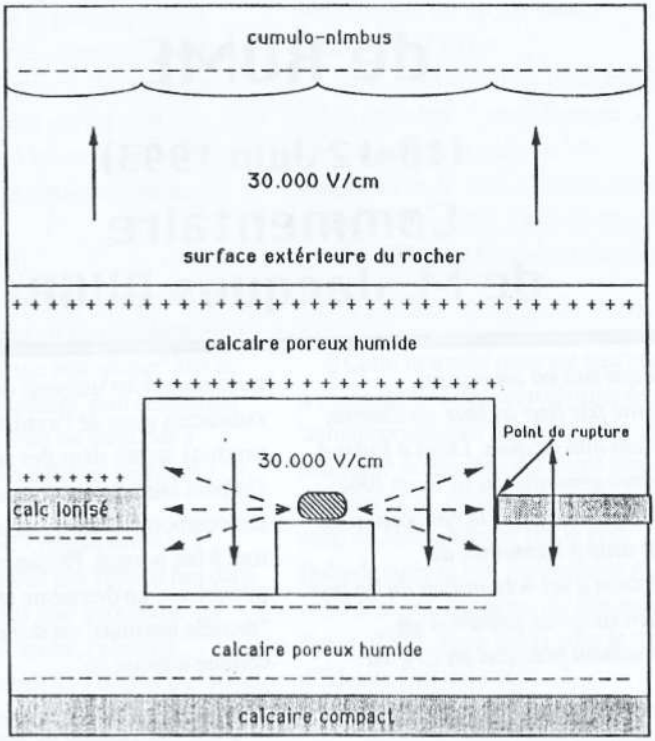

Fig.2 Inversion du champ électrique:

Sous l'effet de l'ionisation secondaire du premier banc de calcaire compact par le rayonnement de neutrons, un point de rupture d'isolement électrique se produit provoquant la décharge du condensateur. Le courant de décharge décrivant une quasi-spire un effet de self se produit qui provoque une oscillation avec renversement de champ électrique et formation, à son tour, de l'image dorsale.

Le SYMPOSIUM de ROME

(10-12 Juin 1993)

Commentaire de M. Jacques DUGA

◊ *Ce qui suit est un résumé, réordonné par leur auteur, de diverses remarques que Jacques Duga a faites à l'assemblée générale du 10 mars 1994, sollicité de commenter le symposium de Rome et suite à l'annonce de l'irradiation d'un échantillon de lin par des neutrons (pour mesure d'un enrichissement potentiel en C14, en cours).*

◊ Concernant ce dernier test, il rappelle d'abord les déclarations positives de Jacques Evin, publiées dans le n°7 de *MNTV*, p. 20 : «L'hypothèse d'un enrichissement par une irradiation. n'a pas été rejetée a priori. C'est effectivement techniquement possible.

Prenez une matière azotée quelconque, placez-la dans un accélérateur, vous pouvez l'enrichir en C14 avec des neutrons. Nous utilisons des produits radioactifs issus de l'irradiation de produits azotés dans des accélérateurs. On peut faire des enrichissements en radiocarbone. C'est quelque chose de tout à fait normal. Physiquement, c'est possible...». Le deuxième aspect du "modèle Rinaudo" est donc ici considéré comme logique (1).

◊ Du symposium de Rome, concernant ce même modèle, il extrait les trois points de convergence suivants :

-Bonne concordance de microphotographies présentées par Jackson montrant le jaunissement superficiel des pointes de certaines fibrilles, avec ce que le Père Rinaudo a observé sur ses échantillons.

- Cohérence de cette indication d'orientation des fibrilles avec la nécessité d'un champ électrique dans son

modèle (ceci pour expliquer à la fois l'image, sa directionnalité et sa tridimensionnalité).

- Concordance de l'hétérogénéité en C14, annoncée par le modèle, avec la nette directionnalité, constatée par Mme Von Oostervick-Gastuch, des trois dates moyennes mesurées par les trois laboratoires quand les trois échantillons sont repositionnés virtuellement sur le linceul (2).

◊ Le modèle alternatif, présenté par Kouznetsov à Rome, d'un enrichissement en C14 par "échange isotopique" lors de l'incendie de Chambéry, non seulement est controversé, mais ne suffit pas à combler l'écart de datation recherché (3).

◊ Est également mentionnée l'orientation donnée aux recherches dans différents pays, sur une hypothèse qui paraît erronée. A savoir, l'identité supposée du linceul de Turin et du "voile d'Edesse" ou "mandylion". Trois raisons sont données pour écarter cette hypothèse :

- D'abord, les franges présentes sur le mandylion représenté sur la miniature du manuscrit de Jean Skylitzès ne sauraient appartenir au linceul de Turin dont les bords sont tissés et droits.

- Ensuite, sur le linceul, il n'y a aucun vieillissement différentiel décelable entre la zone du visage et le reste. Si, pendant de nombreux siècles, le voile d'Edesse n'avait été que le linceul, plié pour n'exposer que le visage, une différence serait perceptible, et ce d'autant plus avec le mécanisme de formation de l'image du modèle Rinaudo, où le vieillissement est un paramètre constitutif de l'image.

- Enfin, mais ceci n'est encore qu'une piste à défricher, il paraît logique d'envisager que le voile dit "de Manopello" et le voile d'Edesse ne fassent qu'un (voir ci-après). Dans ce cas, ce dernier diffèrerait forcément du linceul de Turin.

◊ Cette nouvelle piste est suscitée par la compatibilité des caractéristiques dites "achéiropoiètiques" de ces deux voiles : telles que présentées par Sœur Blandina Shlomer et M. Pfeiffer à Rome pour le voile de Manopello, et par le Père Dubarle dans sa très intéressante et très riche *Histoire ancienne du linceul de Turin* (OEIL, Paris 1985) pour le voile d'Edesse. Ont été citées :

- correspondance (11 paramètres de concordance d'après Sœur Blandina) entre le visage du voile de Manopello et celui de l'homme du linceul. Et ceci, malgré le dessin artistique très stylisé du visage de Manopello.

- non-superficialité de l'image de ce dernier, qui apparaît en semi-filigrane, intérieure à l'épaisseur du tissu par un procédé difficile à imaginer. Ceci comme l'est décrite l'image du voile d'Edesse par le P. Dubarle (op. cit., par ex. pp. 68-69).

- aptitude surprenante du voile de

Manopello à donner une image visible ou non selon l'angle d'observation, ce qui est à rapprocher de deux faits cités pour le mandylion :

* Le P. Dubarle mentionne le cas d'observateurs se plaignant de ne pratiquement pas voir l'image que d'autres voient (op. cit. pp. 71-72).

* Sur la miniature du manuscrit de Jean Skilitzès, le mandylion, nommé, est représenté plan, incliné, de biais, au-dessus d'un long voile pourpre. Or, s'il fallait présenter le voile de Manopello à l'observation de personnes debout, cette disposition serait optiquement judicieuse, non pas une déviation fantaisiste du peintre historiographe (4). En effet, par transparence directe, étonnamment, le voile de Manopello ne présente plus d'image visible.

Cette dualité probable linceul - voile d'Edesse s'oppose aux positions actuelles d'un certain nombre d'investigateurs de l'histoire du linceul.

◊ Enfin, fut citée la présentation à Rome de M. Babinet, qui offre une traduction consciencieuse et intéressante du passage de l'Evangile de Jean sur sa visite au tombeau le dimanche de Pâques. Consciencieuse, parce que évaluant de façon comparative l'acception de termes clefs avec leurs équivalents dans des traductions de la Septante. Il réaffirme notamment l'analyse exégétique des termes grecs «eis ena topon», expression utilisée historiquement pour dire : «à la même place ». Intéressante car Jean, contrairement à Pierre, savait comment il devait trouver les linges mortuaires, ayant lui participé à l'ensevelissement. Globalement, cette traduction est compatible avec le dessin d'A. Legrand (*Le Linceul de Turin*, DDB, Paris 1980, pp. 194-195) montrant le linceul, les bandelettes l'enserrant aux pieds et aux bras, et la mentonnière, en l'état. A ceci près que ne contenant plus de corps, les linges sont "à plat", sauf, apparemment, la mentonnière. Une telle traduction autorise la compréhension de la réaction de Jean :«il vit et il crut».

NOTES DE L'AUTEUR, postérieures à l'assemblée générale :

(1) et le premier a été vérifié.

(2) La présentatrice a signalé que l'écart directionnel des teneurs en C14 est supérieur, en pourcentage, à l'écart des teneurs en C14 entre datations (médiévale- bimillénaire). Ceci est surprenant, mais l'auteur l'a vérifié par le calcul.

(3) par ceux qui étudient l'historicité du linceul.

(4) A Rome, le Professeur Lejeune a manifesté de l'intérêt pour cette explication, lui qui a développé des considérations plus complexes pour expliquer la présence du linceul de Turin sur la miniature du codex de Pray.

L'ANCIENNE IMAGE D'EDESSE ET LE LINCEUL DE TURIN

A.M. Dubarle, dominicain

Plusieurs lecteurs de ce bulletin *MNTV* ont souhaité que soient précisés les arguments permettant d'identifier l'ancienne image d'Edesse, réputée non faite de main humaine, et le Linceul conservé à Turin. Le présent article vise à satisfaire ce désir. Pour éviter une ampleur excessive, je suppose que les lecteurs auront en main mon *Histoire ancienne du Linceul de Turin* (1985) et les numéros récents de ce bulletin *MNTV* ayant touché à ce problème. Je me bornerai à un simple renvoi, quand ce sera possible, et m'attacherai surtout aux données nouvelles.

L'identification des deux objets a été proposée par I. Wilson dans son livre de 1978 *The Turin Shroud.* L'auteur avait bien conscience de faire une hypothèse qui devait être vérifiée. Il reconnaissait avoir consulté des auteurs ayant traité de l'image d'Edesse et n'avoir obtenu en réponse qu'une réserve dubitative, dans laquelle se manifestait une certaine sagesse (début du ch. XIV). Il relevait divers faits pouvant convenir aux deux objets : présence de sang, absence de matière colorante, aspect confus de l'image, et d'autre part, le silence des chroniqueurs sur l'arrivée à Constantinople des linges sépulcraux du Christ, pourtant mentionnés dans les listes de reliques données par les

pèlerins. Ces arguments m'avaient paru suffisants pour donner une bonne probabilité à l'hypothèse de Wilson et je l'ai suivie dans *Histoire ancienne.*

Il y a donc une série de témoignages écrits sur la présence à Edesse (maintenant Urfa dans le sud-est de la Turquie) d'une image remarquable du Christ. Cela commence avec l'historien de langue grecque Evagre le scolastique, qui vers 594 la nomme «théoteucte» (oeuvre de Dieu) et lui attribue la déroute des Perses assiégeant Edesse (*Histoire ancienne*, pp. 95-96). Vers le même temps une hymne en langue syriaque célèbre les beautés de la cathédrale d'Edesse : le marbre en est semblable à l'image «qui-non par-mains». La formule reproduit celle du livre araméen de Daniel 2, 34 à propos d'une pierre qui se détache de la montagne sans l'action d'une main humaine (*Histoire ancienne*, pp. 99-101). Ces deux textes sont les plus anciens à parler d'une image miraculeuse : ils en parlent comme d'une chose déjà connue et ne précisent pas la circonstance de son origine. Evagre dit seulement qu'elle a été envoyée à Abgar, ce qu'omet l'hymne syriaque.

Une quinzaine de textes grecs échelonnés environ de l'an 700 à l'an 900 reprennent la donnée d'un portrait miraculeux envoyé par le Christ à Abgar. Germain, Jean Damascène et Nicéphore disent que le Christ avait appliqué un tissu sur son visage. La lettre synodale des trois patriarches à l'empereur dit que le Sauveur essuya la sueur divine de son visage sur un *soudarion* . Tardivement la *lettre d'Abgar* dit que le Seigneur prit de l'eau, se lava le visage et mettant un *sindon* sur sa face y peignit son portrait. Ainsi l'image miraculeuse était connue en dehors d'Edesse. On voyait en elle un argument en faveur de la légitimité des images et un gage de protection contre les ennemis. C'était donc une relique dont les empereurs byzantins pouvaient désirer la possession (*Histoire ancienne*, pp. 79-93).

Le transfert de l'image d'Edesse à Constantinople

En l'an 943, sous le règne de l'empereur Romain Lecapenos (920-944) -qui avait supplanté sans l'assassiner, mais en lui donnant sa fille en mariage, Constantin VII Prophyrogénète, fils et héritier de l'empereur Léon VI (886-912)- , les armées byzantines vinrent mettre le siège devant Edesse au cours d'une campagne menée par l'habile général Curcuas. Etait-ce avec le but de s'emparer de l'image célèbre, ou comme épisode d'une offensive d'ensemble contre la puissance

musulmane ? peu importe pour notre problème actuel. Le siège se prolongea sans résultat. Finalement il fut question d'y mettre fin moyennant plusieurs conditions : les byzantins libèreraient des prisonniers musulmans, verseraient une somme importante et promettraient par une bulle officielle de l'empereur de ne plus attaquer la ville et la région. En échange ils recevraient l'image sainte. Après de longues délibérations du côté arabe et malgré la résistance de la partie chrétienne de la population, ils entrèrent en possession de ce que les sources arabes nomment le *mandil* ou *mindil* .

L'évêque de Samosate fut chargé de recevoir le précieux trésor et, pour éviter toute supercherie, de le comparer aux copies déjà faites à Edesse. Après examen ces copies furent restituées. La relique fut ensuite apportée à Constantinople dans un voyage accompagné de diverses merveilles. Elle arriva dans la capitale au soir du 15 août, fête de la Dormition de la Mère de Dieu (Assomption dans le vocabulaire occidental) et fut vénérée par l'empereur Romain Lecapenos. Le lendemain une procession grandiose partit de la Porte d'Or à l'ouest pour aboutir au palais impérial du Boucoléon (*Histoire ancienne*, pp. 67-74).

Il y a plusieurs récits de cesfaits, grecs, arabes, syriaques[1]. Mais le mieux est d'aller directement au plus important, dont le contenu a été connu il y a quelques années seulement : une homélie prononcée à l'occasion de la grande procession du 16 août introduisant solennellement l'image dans la capitale. Depuis le XVIIe siècle on en connaissait le titre, mais cela seulement. Dobschütz déplorait de ne pas en savoir davantage. Les Bollandistes signalèrent sa présence dans la Bibliothèque Vaticane[2]. Finalement l'érudit italien G. Zaninotto a lu le texte et en a compris la portée. En effet, après avoir parlé d'une mission d'enquête à Edesse et de la traduction d'écrits syriaques, l'auteur, Grégoire le Référendaire (fontionnaire chargé des rapports entre l'empereur et le patriarche) donne une explication nouvelle de la

---

[1] Dans mon *Histoire ancienne du Linceul de Turin*, 1985, j'ai utilisé presque exclusivement les textes grecs. Mon confrère dominicain J.M. FIEY, grand connaisseur des textes arabes et syriaques relatifs au Proche-Orient, a publié un article "Image d'Edesse ou Linceul de Turin. Qu'est-ce qui a été transféré à Constantinople en 944 ?" dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique* 82 (1987), pp. 271-277. Il donne (note 9) une liste abondante des auteurs arabes ayant parlé du *mandil* et il exploite une chronique syriaque. Je discuterai sa conclusion en fin de mon article.

[2] *Analecta Bollandiana* 21 (1902) p. 7, n. 2 : transcription complète du titre. R. DEVREESSE, *Codices Vaticani Graeci*, t. II (1937) n° 511, f. 143-150 : cette partie du manuscrit date du Xe siècle. Voir "Histoire ancienne du Linceul de Turin" dans *MNTV* n° 3, pp. 29-32.

formation de l'image. Alors qu'on parlait jusque là d'un lavage du visage avec de l'eau, l'homélie disait qu'à Gethsémani le Sauveur avait versé une sueur de sang (Luc 22, 44) et l'avait essuyée avec un linge, sur lequel s'étaient dessinés ses traits. Ultérieurement, ajoute Grégoire, l'image fut embellie par le côté avec le sang et l'eau. Il y a là deux données qui rendent certaine l'identification avec la relique conservée à Turin. Rien dans la tradition antécédente ne pouvait provoquer un développement imaginatif parlant de côté et de sang. Il a fallu une constatation objective. L'orateur, d'autre part, est extrêmement réservé en fait de merveilleux. Quand on peut le comparer sur ce point avec des récits parallèles, il est toujours le plus sobre. Quand il mentionne le côté avec le sang et l'eau, il dit ce qu'il a vu. Mais il n'en dit pas davantage. Il ne parle pas d'un linceul funéraire. Probablement il n'avait pas encore déplié entièrement la relique apportée d'Edesse (*MNTV* n°3, mars 1991, pp. 28-34).

Après le transfert de l'image d'Edesse à Constantinople

On peut alors distinguer trois catégories, valables pour les documents écrits et pour les représentations artistiques. On répète l'ancien. On dit ou fait du nouveau qui est conforme à l'homélie de Grégoire ou même pousse plus loin la découverte d'un linceul. On juxtapose l'ancien et le nouveau.

1. ***On répète l'ancien*** . Les Ménées[3] , c'est-à-dire les livres officiels offrant les lectures et les prières de la célébration liturgique collective, reproduisent l'explication de l'image par une ablution d'eau, essuyée ensuite sur un linge, et l'envoi à Abgar par le messager de celui-ci, pendant le temps précédant la Passion. Parallèlement on représente le seul visage du Christ vivant, dans ce qui prend alors le nom de Mandylion, tiré de l'arabe *mandil* ou *mindil* .

2. ***On dit ou fait du nouveau*** . Dans un sermon conservé dans des manuscrits du XIIe siècle (*Histoire ancienne*, p. 58) et même du Xe siècle selon une communication du Symposium de Rome en juin 1993, due à G. Zaninotto, on peut lire : «Le médiateur de Dieu et des hommes, pour satisfaire en tout et de toute manière le roi (Abgar), se

[3] DOBSCHÜTZ, *Christusbilder*, a donné une édition critique de ce texte d'après des manuscrits et des éditions antérieures : le récit comporte l'histoire d'Abgar, le siège d'Edesse par Cosroès et le transfert à Constantinople (pp. 29**-84**). Le chroniqueur Georges Kedrenos présente un texte très proche et plus facilement accessible : *PG* 121, 344-352.

coucha de tout son long sur un linge blanc comme neige et, chose merveilleuse à dire et à entendre, par l'action de Dieu les traits glorieux du visage du Seigneur et la très noble stature de tout son corps s'y imprimèrent». Le texte a été traduit du syriaque en latin, comme le précise le manuscrit utilisé par Zaninotto, qui comble une lacune des autres témoins.

Un autre récit, conservé dans des manuscrits du XIIe siècle rapporte ce qui suit : les saintes femmes assistant à la crucifixion apportèrent un grand voile «et l'étendirent tout du long de la tête du Sauveur jusqu'aux pieds» pour couvrir sa nudité. Lors de l'ensevelissement «elles y trouvèrent l'image du Sauveur et sa très véritable ressemblance et forme selon tous ses traits». Ce qui redouble l'intérêt de ces récits et confirme leur âge, est qu'ils ont été reproduits, librement et abrégés par Gervais de Tilbury dans son ouvrage *Otia imperiala* datant d'environ 1212 (*Histoire ancienne*, pp. 59-66).

Une nouveauté très considérable, mais qui ne se laisse bien saisir que moyennant un tableau synoptique, consiste dans les énumérations de reliques faites par les pèlerins de Constantinople. L'homélie de Grégoire déclare que l'image d'Edesse vient se joindre à des reliques déjà possédées par la capitale et constituant sa protection : le roseau, les clous, la croix et les autres. Une série de témoignages permet de constituer une liste plus complète, sans que chacun la présente toute entière (*Histoire ancienne*, pp. 37-42 et 50-56). On constate que chez tous (sauf Robert de Clari et Antoine de Novgorod, un peu avant) sont mentionnés comme présents dans le sanctuaire du Boucoléon sous des noms divers se rapportant à la même réalité : les linges sépulcraux, le *soudarion*, une partie des linges dont le corps du Christ fut enveloppé, le drap appelé synne où il fut enveloppé, les linges trouvés dans le tombeau après la résurrection, le linceul qui a porté Dieu. Robert de Clari ne dit rien de semblable en parlant du Boucoléon; il a pourtant le souci d'être complet, comme en témoigne le paragraphe rajouté après coup concernant ce qu'il a d'abord oublié. Mais il a parlé précédemment dans son récit du «sydoine, où Notre Sire fut enveloppé, qui chaque vendredi se dressait tout droit, si bien qu'on y pouvait bien voir la figure de Notre Seigneur» (*Histoire ancienne*, pp. 33-34). Ceci est placé dans le monastère de Sainte Marie des Blachernes, au nord de la ville. Robert de Clari retrouve le parallèle avec les autres visiteurs du Boucoléon quand, pour ne rien omettre, il mentionne «deux riches vaisseaux» (vases, reliquaires), contenant une tuile et une toile, l'image sur tissu et la tuile sur laquelle

elle s'était reproduite d'après la légende. Mais, détail notable, l'origine de ces deux reliques est placée à Constantinople en faveur d'un habitant charitable, et non à Edesse. Ce serait un indice qu'il s'agissait d'une simple copie (*Histoire ancienne,* p. 51).

Ces faits du domaine littéraire ont leur correspondant dans l'iconographie. Précédemment les miniatures montraient un corps emmailloté comme une momie que les porteurs allaient introduire dans la tombe. Un manuscrit bien daté de 1192-1195 montre le Christ entièrement nu, les mains croisées l'une sur l'autre et ne montrant pas les pouces, couché sur un grand drap qui se prolonge au-dessus de sa tête par une sorte de rouleau tenu par Joseph d'Arimathie et saint Jean. Nicodème étend le parfum sur la poitrine du mort. Sur la même page une seconde scène illustre la rencontre des saintes femmes venues embaumer le corps avec l'ange qui leur annonce la résurrection. Les linges funéraires que l'on montrait précédemment comme accrochés dans une penderie occupent maintenant tout le bas de l'image et l'index impérieux de l'ange fixe sur eux toute l'attention (*Histoire ancienne,* pp. 42-47 et iconographie)[4] .

3. On juxtapose l'ancien et le nouveau .Outre les innovations dans les textes écrits et les représentations figurées il y eut aussi une juxtaposition assez simpliste de l'ancien et du nouveau. Un récit que son titre attribue à l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, simple commanditaire probablement, reproduit l'explication de l'image miraculeuse par un lavage à l'eau et par l'essuyage qui suivit. Puis il ajoute : «Mais il y a un autre récit à ce sujet, ne manquant ni de vraisemblance, ni de bons témoins. Je vais donc l'exposer pour qu'on ne suppose pas que par ignorance je soutiens le premier». Il rapporte alors l'explication de l'empreinte par la sueur de l'agonie. Plus loin encore il renouvelle cette version de l'événement dans les enseignements que Thaddée donne à Abgar sur Jésus et son image. Nous pouvons aujourd'hui constater que le texte du Pseudo-Constantin utilise bien des termes de l'homélie de Grégoire sans reproduire mot à mot tout le passage correspondant. Mais il ne cherche pas à favoriser une explication et à rejeter l'autre. Il utilise le récit des Ménées en l'enrichissant de divers détails. Il utilise le récit

[4] J. LEJEUNE, de l'Académie Pontificale des Sciences (+ Pâques 1994), a présenté au Symposium de Rome en juin 1993 une "Etude topologique des suaires de Turin, de Lier et de Pray". Il a détaillé les ressemblances entre la représentation du Linceul et du Christ sur le manuscrit Pray et les empreintes du Linceul de Turin. Par ailleurs la date du manuscrit est certaine.

d'Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, mais sans remarquer que celui-ci omet dans la lettre de Jésus à Abgar la promesse d'immunité de la ville contre les attaques ennemies. Quand plus loin il raconte l'échec du siège de Cosroès, le roi perse, contre Edesse, il en donne trois variantes, celle des Ménées, encore développée, celle de la lettre des trois patriarches et celle d'Evagre le scolastique (*Histoire ancienne*, pp. 95-99).

Dans ce récit du Pseudo-Constantin, qui a été pendant longtemps une source privilégiée de l'histoire de l'image d'Edesse, se manifeste un certain état d'esprit, le respect des traditions anciennes, le souci de ne pas choquer en affirmant trop fortement des nouveautés, l'essai de constituer un dossier sans chercher à faire un choix, pour en dégager le plus vrai ou le plus probable dans des détails discordants. Le lecteur est informé et pourra, s'il le désire, se faire une opinion personnelle ou rester dans l'indécision.

Cet exemple dans le domaine des textes écrits me semble fournir la clef d'une représentation picturale qui a donné lieu à des interprétations diverses. Le lecteur pourra se reporter à plusieurs numéros de *MNTV* dans lesquels les éléments d'information n'ont malheureusement pas été donnés simultanément : le n° 3 (mars 1990), pp. 32-33, où était signalée et commentée une miniature illustrant un manuscrit du chroniqueur Jean Skylitzès; le n° 4 (juillet 1990), pp. 32-33, où était donnée une reproduction en noir et blanc; le n° 5 (avril 1991), page de couverture, où une reproduction en couleurs offerte par le Fr. B. Bonnet-Eymard, était collée, ce qui ne permettait pas de lire le commentaire imprimé au dos; le n° 6 (octobre 1991), pp. 17-20, où était enfin indiquée l'origine de la reproduction en couleurs et où l'interprétation me semblant la meilleure était exprimée. Le dessinateur initial, dont le manuscrit possédé a fait une copie, voulait signifier qu'avait été apportée d'Edesse à la fois le prototype du "saint Mandylion", l'image rectangulaire du visage du Christ reproduite dans toutes les églises, et avec lui un très grand voile, qui fait de nombreux plis sous les mains de l'empereur et dont un pan bien long

recouvre le dos du présentateur plus bas que la ceinture[5]. Ce n'est pas nécessairement un voile pour tenir avec respect une chose sainte, car la règle assez habituelle comporte dans ce manuscrit même plus d'une exception. Ce ne peut être un voile huméral, qui devrait recouvrir symétriquement l'épaule gauche du présentateur. Il est trop long pour être le manteau que le présentateur aurait retiré pour en faire le voile couvrant respectueusement ses mains. L'illustration la plus proche par le sujet est un triptyque du Sinaï montrant le roi Abgar sous les traits de Constantin Porphyrogénète recevant l'image du Christ apportée par Thaddée. L'un et l'autre ont les mains nues. Abgar porte un manteau rouge de couleur plus foncée que celui de l'empereur Romain Lecapenos. Il n'y a rien qui corresponde au très grand voile du codex Skylitzès.

Une objection à l'identification du Linceul et de l'image

Il s'agit encore de la petite dimension attribuée au Mandylion. Un récit syriaque[6] rapporte le vol de l'image par un étranger qui la dissimule dans la poche formée par son ample vêtement serré à la taille par une ceinture. Ce fait serait incompatible avec les dimensions du Linceul (actuellement 4 m 36 x 1 m 10). Il est regrettable que mon confrère dominicain J.B. Fiey n'ait pas tenté l'expérience que j'ai faite. Dans la partie supérieure de la robe blanche dominicaine, serrée elle aussi par une ceinture à la taille, il est facile d'introduire deux draps formant une surface supérieure à celle du Linceul (2 fois 2m 50 x 1m 80). On n'a pas pour autant une silhouette anormale. Mais ce n'est pas tout. La chronique en question rapporte longuement l'histoire d'Abgar, de sa correspondance avec Jésus, de sa guérison grâce à l'image obtenue après un lavage à l'eau (trad. latine, pp. 94-98). Elle

[5] G. ZANINOTTO, "Il presunto Mandylion nel codice Skylitzès di Madrid", dans la petite revue romaine *Collegamento pro Sindone*, mars-avril 1994, pp. 22-38, a soutenu que le très grand tissu tenu par l'empereur et le présentateur est le voile habituel pour tenir avec respect un objet sacré. Mais, dans les miniatures du même manuscrit et de la même main qu'il reproduit comme preuve, ce voile est très loin d'avoir une dimension comparable. Et G. Zaninotto montre (fig.2) le triptyque du Sinaï dans lequel Abgar et Thaddée touchent le mandylion avec les mains nues, mais il ne donne pas d'explication de cette représentation peu favorable à sa conclusion.

[6] Ce récit a été exploité par J.M. Fiey dans l'article signalé plus haut, note 1. Il est contenu dans *Anonymi auctoris chronicum ad annum Christi 1234 pertinens*, publié dans la collection de Louvain, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium. Je renvoie à la traduction latine de la première partie (par I.B. Chabot, vol. 109, 1937) et à la traduction française de la seconde partie (par A. Abouna, vol. 354, 1974).

parle du siège d'Edesse par Cosroès, qui ne peut s'emparer de la ville (p. 152), mais ne dit rien du rôle joué alors par l'image. De l'empereur Romain Lecapenos elle dit seulement qu'il prit Mélitène des mains des Arabes (trad. française, p. 29) mais ne mentionne pas le transfert de l'image à Constantinople. Il n'est question de celle-ci que dans un récit rétrospectif expliquant à un chef arabe vers 1146 (deux siècles après le transfert) la vertu curative d'un puits où l'image aurait été jetée après le larcin. Manifestement le chroniqueur ne s'intéresse pas beaucoup au *mandil*. A l'occasion de son historiette il rapporte que les médecins martyrs Cosme et Damien ont exercé leur activité à Edesse même (à Cyr, en réalité). Tout le passage n'a guère de crédibilité (trad. française, pp. 101-102).

Le Mandylion et la tuile

Avant de terminer il peut être utile de mentionner brièvement le Mandylion, le rectangle de petite dimension ne présentant que le visage du Christ, et la tuile qui l'accompagne régulièrement dans la décoration des églises. D'après la légende la plus développée, dans le récit du Pseudo-Constantin et dans la "Lettre d'Abgar" (*Histoire ancienne*, p. 91), les envoyés d'Abgar, au cours de leur voyage de retour, quand ils rapportent l'image empreinte sur un linge, arrivent un soir à la ville de Hiérapolis de Syrie. Ils cachent pour la nuit l'image dans un grand tas de tuiles ou de briques. Mais une vive lumière alerte les habitants, qui viennent voir. Ils trouvent les messagers ainsi qu'une tuile (ou brique) sur laquelle l'image cachée s'est reproduite, ce qui suppose une petite dimension de l'original. Ils conservent la copie miraculeuse et laissent les envoyés achever leur voyage. Ultérieurement la tuile (ou brique) fut trouvée au cours d'une campagne militaire par l'empereur Nicéphore II (963-969) et rapportée à Constantinople. Une autre forme de la légende disait que la brique avait été trouvée par l'évêque d'Edesse à l'occasion du siège de Cosroès dans la cachette où elle protégeait l'image originale.

Quoi qu'il en soit, de même que l'empreinte réalisée par le Christ lui-même légitimait les images, de même la copie miraculeuse légitimait la copie ultérieure de l'original par les artistes. La tuile fut conservée dans un reliquaire semblable à celui de l'image et la représentation des deux objets dans les églises devint habituelle.

Le mot de *Mandylion* désigne dans le grec tardif l'image réputée miraculeuse du Christ ou ses imitations ultérieures, celle qui, d'après

la tradition ordinaire, avait été envoyée à Abgar, le souverain de la ville d'Edesse, dans l'Osroène (maintenant Urfa dans la partie sud-est de la Turquie). Le mot grec est l'adaptation d'un mot arabe *mandil* que l'on rencontre chez les historiens arabes à propos du transfert à Constantinople d'une image du Christ conservée par la communauté chrétienne d'Edesse. En arabe le mot signifie : serviette de toilette, essuie-main, linge pour essuyer le visage[7] . Il est peut-être dérivé du latin *mantile* : nappe, essuie-main.

Un pèlerin anglais visitant Constantinople vers 1150 mentionne parmi les reliques de la chapelle de l'empereur «mantile quod visui domini applicatum imaginem vultus eius retinuit», un mantile qui fut appliqué au visage du Seigneur et conserva l'image de sa face. Les listes analogues parlent de *manutergium* .

Le mot grec *mandulion* n'a pas été utilisé anciennement pour désigner l'image miraculeuse d'Edesse; on parlait d'image «oeuvre de Dieu» ou «achéiropoiète» (non faite de main humaine). C'est seulement après son arrivée dans la capitale de l'empire byzantin que la relique a reçu la désignation nouvelle. Le premier emploi certain se trouve dans un chroniqueur, Georges Kedrenos (vers 1100) à propos d'une procession solennelle en l'an 1036/1037 pour obtenir la fin d'une sécheresse prolongée : les membres de la famille impériale se partageaient le port des reliques précieuses, le mandylion sacré, la lettre à Abgar, les langes saints. Dans des textes plus anciens le terme de mandylion est probablement une explication insérée après coup par un copiste. L'usage de certains auteurs modernes ne doit pas faire illusion, quand ils parlent du "mandylion" pour la période du séjour à Edesse avant 944, en anticipant sur une appellation plus tardive.

Conclusion

Il y a des arguments solides pour reconnaître dans l'image apportée d'Edesse en 944 à Constantinople le Linceul actuel de Turin. Mais la tradition antérieure d'une image du seul visage était puissante. On n'a pas toujours voulu la démentir. Elle s'est maintenue par la représentation du Mandylion associé à la tuile miraculeuse. Parallèlement la découverte récente du corps tout entier sur un linge funéraire se divulguait peu à peu.

A.M. Dubarle op.

[7] Voir J.M. Fiey, article cité, n. 10.

SUR LA CROIX

Mme M.C.Ouillet

O Seigneur Jésus
objet de rebut,
humilié, outragé,
ton corps supplicié
dans l'abandon et l'effroi,
nu, sur la croix
le voilà suspendu,
étiré, disloqué.

Devenu misérable lépreux,
Toi le Prince de la Paix,
dans la haine et le rejet
Tu es rivé sur le bois épais,
par des clous et des coups furieux
Tu es fixé sur le gibet.
Et s'élargissent les trous béants
dans l'effusion du précieux sang.

Durant trois interminables heures
pour effacer nos péchés et nos torts
O Christ, Tu attends la mort
dans la ténèbre qui tombe sur la terre,
et la Vierge qui devient notre mère
et la Vierge debout, tout en pleurs
Te contemple si broyé et meurtri.

Entre les mains du Père
Toi le Bien-Aimé, le soumis,
Tu remets ton Esprit
dans l'entière oblation,
et ton immense, sublime cri
déchirant le voile et la nuit
atteint toutes les générations
en ton Nom pardonnées et guéries.

De ton souffle béni,
O Sauveur Tout-Puissant,
l'Eglise inébranlable surgit
dont nous sommes les enfants.
Il s'écroule le poteau d'infamie,
et la Croix, signe de notre foi,
se dresse, glorieuse, arbre de vie
fécondant la mystérieuse joie.

Elle rejoint l'éternelle jubilation
de la multitude des anges et des saints,
prosternés dans l'ineffable vision
de ta face transfigurée dans les Cieux
en t'adorant, O Toi le lumineux,
Jésus, notre Souverain Bien
pour les siècles des siècles!

Semaine Sainte 1994
Marie-Claire Villet

PROCURE MNTV

110, Bd St Germain
75006 PARIS

AUDIOS cassettes
VIDEO cassettes
RELIEFS
IMAGES
LIVRES
DOCUMENTATION

DOCUMENTS sur le LINCEUL de TURIN
Prêt gratuit par l'Association MNTV

PROCURE MNTV

110, Bd St Germain
75006 PARIS

L'abonnement donne droit à 4 numéros expédiés par la poste à votre adresse.

Prix de l'abonnement :

* **pour les membres de l'Association MNTV : 60 FF**

(Le prix annuel de la cotisation est de 100 FF . L'abonnement est de 60 FF. Le total versé est de 160 FF)

* **Pour un abonnement à quatre numéros : 80 FF**
* **Prix d'un numéro : 20 FF**

(frais de port et expédition en supplément)